SAINT-ALBERT.

LE LAC LABICHE.

Dans le numéro de juin, nous avons inséré quelques passages d'une lettre du R. P. LEDUC, relatifs à la mort du F. ALEXIS et à l'arrivée de Mgr FARAUD et de ses compagnons de voyage. Aujourd'hui, nous reproduisons les parties principales du rapport du Révérend Père, où sont racontées les origines de la mission de Notre-Dame des Victoires au *lac Labiche* :

§ 1er. Le lac Labiche, comme l'écrivait dernièrement le R. P. PETITOT, se trouve à l'intersection du 55e degré parallèle avec le 113e degré de longitude. C'est une magnifique nappe d'eau parsemée d'îlots plus ou moins considérables, dont la plupart sont couverts de bosquets de trembles ou de bouleaux, entrecoupés de petites prairies naturelles. C'est dans ces îles que les indigènes vont camper à chaque automne pour la pêche, qui doit assurer leur subsistance de l'hiver. Le lac Labiche peut avoir une quarantaine de kilomètres dans sa plus grande étendue, du nord-ouest au sud, et mesure de 30 à 40 lieues de tour. Sa profondeur est de 5 à 6 brasses en moyenne. De tous côtés il est environné d'une épaisse forêt entrecoupée de prairies, où nous trouvons le foin nécessaire pour la nourriture des bêtes à cornes pendant nos longs mois d'hiver. Les chevaux sont généralement laissés libres pendant la saison rigoureuse. Ils trouvent leur vie en déblayant avec leurs pieds la neige, sous laquelle est cachée l'herbe desséchée dont ils se nourrissent. L'hiver proprement dit commence avec le mois de novembre. Le lac alors se congèle en entier et offre partout une surface

solide, qui ne se brisera que vers le milieu du mois de mai. Le thermomètre donnera une moyenne de 25 à 30 degrés centigrades, et descendra parfois pendant plusieurs jours consécutifs à 40 et 45 degrés. Malgré la rigueur du climat et la longueur de l'hiver, à une élévation d'environ 1 800 pieds au-dessus du niveau de la mer, la terre est encore d'une grande fertilité ; l'orge et le blé y réussissent généralement bien : les pommes de terre, les choux-raves et en général les différentes espèces de légumes peuvent être cultivées avec succès ; mais pour cela, il faut un travail et un soin dont les sauvages et les métis sont généralement peu prodigues. Quant aux fruits, ils sont généralement inconnus ; on ne peut recueillir que des fraises et des framboises sauvages et différentes espèces de baies, qui ont bien leur saveur. Les forêts qui nous environnent de toutes parts offrent aux indigènes un vaste champ pour la chasse ; c'est là qu'ils vont à la poursuite de la biche (waweskirinw) et de l'orignal (mouswa); c'est là qu'ils tendent piéges et embûches au renard, au chat sauvage, au loup-cervier, à la martre. C'est dans la forêt qu'ils débusquent l'ours engourdi pendant l'hiver au pied d'un arbre ou d'une épinette renversée. La chair de ces divers animaux leur sert de nourriture, et la fourrure sera échangée dans les magasins de la Compagnie de la baie d'Hudson contre des habits ou des outils. La population du lac Labiche, comme celle de Saint-Albert, est composée généralement de métis, issus de mariages entre blancs et sauvages. Les métis cris sont les plus nombreux; après eux viennent les métis montagnais, plusieurs sauvages pur sang, quelques familles canadiennes et cinq ou six familles métis anglaises. Tous, à une ou deux exceptions près, et aussi à l'exception des familles métis anglaises, ont été instruits et baptisés dans la foi catholique. Vous verrez, mon ré-

vérend et bien cher Père, par la suite de cette lettre, quel progrès a fait ici notre sainte religion. Je vais maintenant laisser la parole au R. P. Tissot, en transcrivant quelques notes qu'il a laissées à Notre-Dame des Victoires ; elles sont relatives au commencement de la mission. Je les compléterai en indiquant les changements opérés depuis, soit au point de vue moral, soit au point de vue temporel.

§ 2. Le lac Labiche n'a été considéré comme un lieu de mission que depuis l'automne de 1853; ses habitants, cependant, n'ont pas été tout à fait abandonnés jusqu'à cette époque. A partir de l'automne 1844, où, pour la première fois, ils furent honorés de la visite du révérend M. Thibault, ils virent venir à eux, de temps en temps, l'homme de Dieu. Ce consolateur vint les instruire à trois époques différentes. En 1851, M. Bourassa vint leur offrir le secours de son ministère. Dans le cours de ces visites, plusieurs habitants furent baptisés, quelques-uns furent mariés, et quatre ou cinq furent admis pour la première fois au banquet eucharistique. Ces visites furent on ne peut plus utiles aux métis, qui entendirent alors de leurs propres oreilles les vérités saintes dont ils n'avaient entendu jusqu'alors qu'un récit abrégé de la bouche de quelques Canadiens dont la conduite était souvent en désaccord avec la doctrine. A partir de ce moment, un grand nombre d'entre eux commencèrent à croire qu'il y a un Dieu, une vie éternelle, un paradis et un enfer. Ce furent ces visites qui les préservèrent des erreurs du protestantisme et en retirèrent quelques-uns de l'hérésie où ils avaient été engagés par un ministre. Il est bien regrettable qu'un prêtre n'ait pas pu dès lors fixer parmi eux sa résidence pour continuer le bien commencé par MM. Thibault et Bourassa. De nombreux enfants baptisés avant l'âge de raison ont grandi dans les bois ou

dans les prairies, vivant de la vie sauvage, ne sachant, en fait de religion, qu'une seule chose, qu'ils avaient été baptisés par un prêtre catholique et ne s'inquiétant nullement des obligations contractées.

Ce fut en 1852 que Mgr TACHÉ fit visiter cette place par le P. LACOMBE, alors prêtre séculier. Le but principal de cette visite était de prendre toutes les informations nécessaires pour savoir si le lac Labiche pourrait fournir quelques ressources pour des Missionnaires, et de s'enquérir des dispositions des habitants. Le résultat de cet examen ayant été favorable, Monseigneur songea à y envoyer un prêtre le plus tôt possible. Mais en cette même année, les ministres protestants firent arriver là un maître d'école pour prendre possession au nom de l'Eglise soi-disant réformée. De l'aveu du R. P. LACOMBE, les principaux du pays témoignèrent un ardent désir d'avoir des prêtres au plus tôt.

Au printemps de 1853, l'excellent P. RÉMAS quittait la rivière Rouge pour le lac Sainte-Anne. La divine Providence le conduisit au lac Labiche, où il eut l'occasion de commencer son apostolat dans des privations et des contradictions de plus d'un genre. Il arriva ici, accomplissant à la lettre le conseil de Notre-Seigneur : *Nihil tuleritis in viâ, neque virgam, neque peram, neque panem, neque pecuniam, neque duas tunicas habeatis.* Le bon Dieu inspira au P. LACOMBE de venir lui apporter secours du lac Sainte-Anne, en lui cédant bien des objets nécessaires. Il l'emmena même avec lui pour la fin de l'hiver, pour ne pas le laisser dans un pays où l'on pouvait se demander à cette époque si les habitants avaient un cœur dans leur poitrine. Ils espéraient dépouiller le prêtre comme ceux avec lesquels ils avaient des relations, et le qualifiaient d'avance de généreux, charitable (kijewatisin). S'étant aperçus que le sujet qu'ils voulaient exploiter n'était pas

riche, ils se contentèrent de lui faire sentir la malice de leurs langues : « Nous ne faisons rien pour rien, et en retour nous voulons qu'on nous donne gratis tout ce que nous demandons. » On peut se faire une idée de ce que le R. P. RÉMAS eut à souffrir le premier hiver.

Dès le commencement de 1854, Mgr TACHÉ, voulant visiter ce poste et le lac Sainte-Anne, partit de l'île à la Crosse, dans la saison la plus rigoureuse, au cœur même de l'hiver, avec un engagé et deux sauvages montagnais. Il visita en passant les forts Pitt et Edmonton, et il arriva le dimanche de la Passion au lac Sainte-Anne, où se trouvaient alors les PP. RÉMAS et LACOMBE. Ces chers Pères eurent la consolation de posséder Sa Grandeur pendant trois semaines ; ils prirent ensuite avec Elle le chemin du lac Labiche. Cette mission fut consacrée au Cœur immaculé de Marie, sous le titre de *Notre-Dame des Victoires*. Sa Grandeur et ses Missionnaires espéraient avec raison que, là comme partout ailleurs, la Mère de Dieu remporterait une victoire complète sur l'ennemi de tout bien, dont l'empire était encore complet dans cette partie du vicariat. Le bon P. RÉMAS reçut de nouveau son obédience pour le lac Labiche. Mgr TACHÉ engagea un homme, fit commencer des travaux d'équarrissage pour la construction d'une maison et reprit le chemin de l'île à la Crosse. Le P. RÉMAS se mit aussitôt à l'œuvre avec le zèle qu'on lui connaît ; malheureusement son serviteur, plus disposé à commander qu'à obéir, lui causa bien des ennuis. Un trait de simplicité vous dira quel était le caractère de cet homme. Le P. RÉMAS se permit un jour d'aller le réveiller, et lui rappela que l'heure du travail avait sonné. Cet avertissement fut désagréable au paresseux ; le lendemain, il se leva bien plus de bonne heure, et vint réveiller à son tour le P. RÉMAS en lui di-

sant : « Allons, lève-toi, paresseux ; il est temps que toi aussi tu commences à travailler. »

Sur ces entrefaites, le P. Végreville vint de l'île à la Crosse ou du lac froid faire une visite à son ancien condisciple et compatriote. Inutile de dire la joie qu'en éprouva le P. Rémas. Il partit peu après pour le fort Pitt, pour transporter à dos de cheval les effets qui lui étaient expédiés de la rivière Rouge. Là il eut deux chevaux volés, et sur les deux un n'était pas à lui. Au retour au lac Labiche, la pauvre maison n'était pas encore habitable, et cependant l'hiver arrivait à grands pas. A force de démarches et de forts salaires distribués aux ouvriers qui voulurent bien l'aider, il parvint à rendre son habitation logeable, et l'hiver fut un peu moins dur à passer que le précédent, malgré la présence importune de deux renvoyés de la Compagnie, qui s'étaient installés chez lui pour avoir ses effets et fatiguer sa patience. Le triste caractère des gens du pays, le voisinage du protestantisme et le scandale d'un commis soi-disant catholique, mais vivant en concubinage, furent autant de causes de souffrances pour le pauvre Père. Il était moins mal logé, mais des ennuis lui venaient d'autre part. Malgré cela, son zèle ne se ralentit pas, et il travailla avec ardeur au salut des âmes qui lui étaient confiées, jusqu'à ce que l'obéissance lui assignât un autre poste, ce qui arriva à l'hiver de 1855. Le courrier de février apporta au cher Père l'ordre de se rendre au lac Sainte-Anne, pour y exercer les fonctions de maître des novices auprès de M. Lacombe, qui désirait s'engager sous la bannière de notre immaculée Mère. Les succès si consolants que le P. Rémas obtint au début de sa mission témoignèrent de son zèle infatigable à instruire les âmes, bien qu'il ne parlât que difficilement la langue crise, qu'il possède aujourd'hui à un degré éminent. Pendant son premier sé-

jour au lac Labiche, il fit soixante-douze baptêmes, tant d'enfants que d'adultes, sept mariages et quatre sépultures.

§ 3. A cette époque, Mgr TACHÉ donna ordre aux RR. PP. MAISONNEUVE et TISSOT de se rendre à Notre-Dame des Victoires. Le premier était alors à la rivière Rouge et le second à l'île à la Crosse. Le R. P. TISSOT partit de l'île à la Crosse le 11 du mois de juin et arriva au lac Labiche le 24 du même mois. Il espérait y trouver encore le P. RÉMAS et recevoir de lui les instructions nécessaires, tant pour le temporel que pour le spirituel; mais le Père s'était vu dans l'impossibilité d'attendre plus longtemps et avait dû se rendre à son nouveau poste. Lorsque le P. TISSOT arriva, la maison était donc entièrement déserte. La clef avait été confiée à un homme des environs qui, pendant son administration, but le vin de la messe et fit le généreux avec les biens de la mission. Les vivres et les quelques effets que le Père avait laissés, avaient disparu. Enfin, des chasseurs des prairies avaient pris les chevaux, les chaudières et tous les objets utiles.

Les trois hommes qui avaient accompagné le P. TISSOT au lac Labiche revinrent à l'île à la Crosse après trois jours de repos. La solitude du Père dura un mois et quelques jours; ce fut bien long! Le dimanche seulement il voyait quelques personnes. Monseigneur eut pitié de lui et engagea pour son service un jeune Cri de l'île à la Crosse, qui arriva au lac Labiche dans le courant du mois d'août. Il était temps de faire les foins pour nourrir deux bêtes à cornes que possédait la mission, et les voilà tous les deux, pour la première fois, à faucher tant bien que mal.

Le P. MAISONNEUVE quitta la rivière Rouge, le 2 juillet, sur les berges de la compagnie et arriva au lac Labiche

vers la fin du mois de septembre, emmenant avec lui, mais non sans beaucoup de peine, les effets destinés à l'entretien de la mission. Le bourgeois d'alors, aussi défavorable aux missions que peu exemplaire dans sa conduite, voulait presque tout laisser à la rivière au Brochet, malgré l'ordre contraire qu'il avait reçu. La compagnie de deux ministres wesleyens qui étaient sur ses berges le faisait souvent manquer à son devoir et aux plus simples convenances à l'égard du prêtre. Ces deux ministres étaient destinés, le premier au lac Labiche, le second à Edmonton.

Les deux Pères, pensant ne pouvoir suffire avec un seul homme aux besoins les plus urgents, envoyèrent un exprès à l'île à la Crosse pour demander à Monseigneur, de vouloir bien leur engager un ou deux serviteurs. Ils ne furent pas trompés dans leur attente, deux Montagnais arrivèrent au lac Labiche pour la fête de la Toussaint. C'est le sort de toutes les missions qui commencent d'avoir des épreuves. Certes, elles n'ont pas manqué à celle-ci. Une nourriture peu confortable dégoûtait les engagés, naturellement très-difficiles quand ils ne sont pas nourris à leurs frais et dépens; puis les gens du pays venaient sans cesse leur vanter la liberté dont ils jouissaient pour essayer de nous les soustraire et de leur faire partager leurs misères : tout cela réuni faisait que la mission ne pouvait censurer ses engagés.

L'emplacement que le P. Rémas avait choisi dut bientôt être abandonné à cause du voisinage trop rapproché du fort, dont on parlait d'étendre les propriétés jusqu'à notre maison, et aussi à cause du ministre qui n'était pas très-éloigné. La mission ne pouvait avoir pour terre qu'une forêt, et aucune avenue pour aller chercher de l'eau; enfin la pêche n'était pas très-abondante en cet

endroit. Toutes ces raisons déterminèrent les Pères à changer de domicile. Ils allèrent visiter à plusieurs reprises les bords du lac pour trouver quelque chose de mieux. Après bien des recherches, l'emplacement actuel parut offrir le plus d'avantages et fut choisi, malgré tous les obstacles qui surgissaient de toutes parts. Les indigènes qui avaient des maisons, ou plutôt des cabanes, ne voulaient pas les abandonner pour venir se fixer près de nous. Etablir la maison des missions à la distance de six milles était aussi alors une entreprise considérable. Néanmoins, le 18 février, le P. Maisonneuve alla camper, en plein hiver, sur le nouvel emplacement qui n'était alors qu'un amas de bois renversés, à moitié calcinés, n'offrant pas même l'espace suffisant pour dresser une tente. Les deux Montagnais y étaient en loge depuis le commencement de janvier, pêchant sous la glace pour se procurer de quoi vivre. Le P. Maisonneuve, toujours énergique et infatigable, dressa deux tentes bout à bout pour y résider, y offrir le saint Sacrifice et y déposer les objets appartenant à la mission. L'ouverture de l'une regardait l'ouverture de l'autre ; dans le court intervalle qui les séparait, un poêle était installé, chauffant nécessairement nuit et jour. Il est difficile, mon révérend et bien cher Père, de se faire une juste idée de ce que le P. Maisonneuve dut avoir à souffrir dans un pareil logement et dans une pareille saison. C'est alors que commencèrent les premiers travaux pour la première maison qui devait s'élever là ; ces travaux marchaient si lentement, que les pauvres Missionnaires désespéraient de voir cette maison achevée dans le cours de l'été. Des perches disposées en forme de loge, c'est-à-dire en forme de cône, devinrent la demeure de deux jeunes veaux dont la mission venait de s'enrichir.

Le P. Tissot, après avoir enlevé tout ce qu'il put de l'intérieur de la maison construite, quelques années auparavant, avec tant de peines et de fatigues par le P. Rémas, la quitta le 10 mars, et vint rejoindre son confrère dans son campement. Tous les samedis, il le laissait, pour aller dire la sainte messe aux catholiques résidant toujours auprès du fort. Il continua à leur rendre ce service tant que la glace fut solide sur le lac. Le désir de nous faire un champ, continue le bon P. Tissot dans les notes que j'ai sous la main, était aussi vif en nous que celui d'avoir une maison. Pendant que deux hommes étaient occupés à équarrir la charpente et à disposer le toit de notre demeure, l'autre serviteur et les Pères coupaient les arbres, déracinaient les souches et déblayaient le terrain.

Le 8 avril, ils commencèrent à bêcher la terre, qui était fort dure et difficile à travailler, tant à cause du dégel, qui n'était pas encore général, qu'à cause des énormes racines qui la traversaient en tous sens, et des nombreuses souches qui demandaient bien des efforts avant de pouvoir être enlevées. A force de travail ils parvinrent à défricher quelques arpents, auxquels ils confièrent quatorze barils de pommes de terre, un peu d'orge et une quantité de choux-raves. Pendant ce temps les travaux de la maison avançaient, il est vrai, mais bien lentement; les charpentiers en étaient à leurs premiers essais. Néanmoins elle fut logeable pour le 13 juin 1856, jour où Mgr Taché vint ici pour visiter la mission. Ce n'était, certes, pas un palais; mais, toute chétive qu'elle était, nous étions heureux d'avoir un abri un peu sûr contre le mauvais temps, pour y loger Sa Grandeur. Nous aurions voulu le rendre habitable pour l'arrivée des PP. Lacombe et Rémas, qui s'étaient rendus ici depuis quinze jours déjà pour voir Monseigneur, mais nous ne pûmes y réussir.

Ils nous trouvèrent dans notre humble réduit, que nous leur fîmes partager fraternellement.

Huit jours après l'arrivée de Monseigneur, nos deux Pères nous quittèrent pour regagner leur résidence. Sa Grandeur resta au lac Labiche jusqu'au 24 juin, partageant avec nous une chétive nourriture, pitoyablement préparée. Pendant ce temps Monseigneur voulut bien déterminer les limites de la mission, bénir les champs, etc. Nous fîmes cette dernière cérémonie aussi solennellement que possible : quatre prêtres accompagnaient Monseigneur en chantant des cantiques ; quelques fidèles, en petit nombre, suivaient le clergé, ne sachant trop que penser de cette cérémonie insolite, quoique Monseigneur les eût instruits auparavant. Notre première maison était encore sur son ancien emplacement; nous profitâmes de la présence des hommes qui accompagnaient Sa Grandeur pour la faire mettre sur un radeau, et la faire venir ici par le lac.

Lors de l'arrivée de Monseigneur, un chemin de charrettes devant mettre en communication le fort Pitt et la mission, avait été décidé ; déjà même il avait été commencé et mené jusqu'à la petite rivière Castor. Le 10 du mois d'août, la nouvelle de l'arrivée des bœufs et charrettes que nous avions demandés à la rivière Rouge nous fut apportée par un sauvage qui guidait la caravane restée en chemin et ne pouvait approcher davantage faute de route praticable. Le 20 du même mois, le P. Maisonneuve partit donc pour continuer l'œuvre déjà entreprise ; il avait quatre hommes avec lui. A la quinzième journée de travail, le chemin était tracé et ouvert jusqu'au fort Pitt. Dans tout le pays on s'attendait à voir échouer les efforts du Missionnaire ; on en parlait déjà comme d'une chose sûre, lorsque l'arrivée des charrettes vint mettre un terme à tous ces propos. La compagnie et

les gens du pays sont maintenant fort contents d'avoir ce moyen de communication, et l'on peut bien dire que sans les efforts courageux et constants des pauvres Missionnaires, les charrettes n'auraient pas paru de sitôt au lac Labiche.

En 1856, le procureur du vicariat voulut faire un règlement spécial pour l'administration temporelle des missions du lac Saint-Anne et du lac Labiche, règlement malheureusement inadmissible dans l'état précaire où se trouvaient ces missions. Les Pères du lac Labiche prirent alors la résolution de se séparer pour un temps, et de se rendre, l'un à la rivière Rouge, pour s'entendre avec le P. Procureur, pendant que l'autre resterait à son poste, gérant le mieux possible les intérêts spirituels et temporels de la mission. Dès le 6 avril 1857, le P. Tissot partit, en compagnie de quelques commerçants et arriva à la prairie du Cheval Blanc, mission Saint-François Xavier, à dix-huit milles de Saint-Boniface, le 14 juin suivant. Il repartit de la rivière Rouge le 21 août, emmenant avec lui un auxiliaire bien précieux, le bon F. Salasse, tout nouvellement alors arrivé de France. Quelques jours auparavant, le bon F. Bowes venait aussi de l'île à la Crosse au lac Labiche, pour y exercer son état de charpentier. Depuis plus de vingt ans, qu'il me soit permis de le dire ici en passant, ce cher frère travaille avec le plus entier dévouement, tantôt à la construction d'une église, tantôt à l'érection d'une maison pour les Pères. L'île à la Crosse, le lac Labiche, Saint-Albert, lui doivent, en tout ou en partie, leurs diverses constructions.

Pendant cet été le P. Maisonneuve était resté à la mission avec un seul homme ; il fut obligé d'apprendre à faucher, ce qu'il n'a pas cessé de faire jusqu'à présent, non par goût, sans doute, mais par nécessité. Ce fut en 1857 que se bâtirent les deux premières maisons, près

de la mission ; c'était bon signe, les habitants commencèrent d'eux-mêmes à se rapprocher du prêtre. A cette même époque, le ministre protestant ayant constaté l'inutilité de son ministère, quittait le lac Labiche et allait se fixer au lac du Poisson-Blanc, c'est-à-dire à une distance d'environ quarante milles au sud de sa première résidence.

Pendant l'hiver de cette même année, le F. Bowes prépara la charpente d'une maison plus vaste destinée à recevoir des sœurs dans un avenir prochain. Au printemps de 1858, à force de travail et de persévérance, une quantité considérable de pierres à chaux fut tirée du lac. Un four fut immédiatement construit, et les Pères eurent bientôt plus de 300 barils d'excellente chaux à leur disposition. On commença aussitôt à construire un fort soubassement en pierres pour la nouvelle bâtisse, dont la charpente fut établie dans le courant du mois d'août. Durant l'été des années 1859 et 1860, les PP. Tissot et Maisonneuve, aidés des FF. Bowes et Salasse, se firent maçons et terminèrent heureusement la maison des sœurs. Une partie du rez-de-chaussée fut réservée pour servir de chapelle publique. La mission était désormais fondée et devait aller en se développant chaque année, au temporel et au spirituel.

Je trouve ici une note du P. Tissot dépeignant les mœurs des habitants à cette époque ; je la transcris, et je vous dirai ensuite, mon Révérend Père, l'heureuse différence que je suis à même de constater aujourd'hui :

« Les métis cris et sauteux, dit le P. Tissot, forment le plus grand nombre des priants de Notre-Dame des Victoires ; c'est une nation en général orgueilleuse à un haut degré. Si les efforts des Missionnaires n'ont pas eu jusqu'à présent tout le succès qu'on eût pu raisonnable-

ment espérer, il faut l'attribuer en grande partie à la fierté des gens, laquelle les empêche de sentir le besoin qu'ils ont d'instruction. Le plus dénué de bon sens croit en savoir autant que le prêtre. Quand le missionnaire prêche, on ne se fie pas à ce qu'il dit; chaque individu soumet d'abord l'instruction à son jugement particulier, puis elle est épluchée minutieusement dans de petites assemblées, si bien qu'à la fin il ne reste plus rien de bon. Je ne dis rien des vices contre le sixième commandement. Le sortilége est aussi en honneur; c'est le *manitokawsin* des Cris et toute espèce de jongleries paralysant tout bien. Un autre grand défaut est le manque d'autorité des parents. L'autorité, si tant est qu'elle existe, est répartie dans la famille à chacun des membres. La coutume est que le père se dit maître des garçons, et la mère maîtresse des filles; mais, en général, ils ne sont maîtres de leurs enfants ni l'un ni l'autre. Il n'y a aucun moyen correctif à employer. Les garçons un peu grands n'ont aucun ordre à recevoir de leur mère, et le père dit que la conduite de ses filles ne le regarde pas. Les animaux sont répartis entre les enfants, et souvent on entend dire à un père de famille: « Je voudrais vendre « ou changer tel bœuf ou tel cheval, mais il appartient à « mon garçon, et il ne veut pas... » A tous ces vices il faut joindre le peu d'union dans les ménages: une petite contrariété suffit quelquefois à provoquer des menaces de séparation. Les Cris pur sang qui prient sont encore en petit nombre; leur caractère ne diffère pas beaucoup de celui des métis; ils ont peut-être un peu moins de suffisance.

« Une bande de Montagnais a coutume de venir chaque année faire une visite à la mission; ils conservent assez leur caractère national, encore qu'ils soient ici peu portés à se faire instruire. Mais la pire espèce est celle des

Canadiens chassés de leur pays natal, probablement pour dettes ou pour tout autre mauvais motif ; ils cherchent à pervertir et à soulever contre les prêtres les esprits faibles, en leur donnant à entendre que nous venons les réduire en esclavage et piller leur pays. »

Ici se termine le triste tableau que le P. TISSOT pouvait, en toute vérité, faire il y a quinze ans. Je suis heureux aujourd'hui de constater un grand changement en mieux, opéré par l'influence du catholicisme. D'abord pour ce qui est de ces Canadiens scandaleux, ils ont disparu ou ont quitté le pays; les quelques Canadiens purs qui habitent aujourd'hui Notre-Dame des Victoires sont, Dieu merci, de bons et d'excellents chrétiens. Les Montagnais viennent encore chaque année visiter la mission. Cet automne ils ont montré la meilleure volonté pour se faire instruire et pour s'approcher des sacrements. Pendant huit jours consécutifs ils se sont rendus fidèlement trois fois par jour aux exercices présidés par Mgr FARAUD. Bon nombre de Cris ont reçu le baptême. Si parmi eux il y a encore bien des mauvais, il est indubitable qu'on peut aussi rencontrer de vrais priants, de sincères chrétiens, et même en assez grand nombre. La majorité pourtant est encore infidèle et adonnée à la jonglerie, au *manitokawsin*. Aujourd'hui encore il est bien rare de voir un *faiseur de médecine* se convertir au catholicisme. La sainteté du mariage, son indissolubilité sont maintenant généralement bien comprises de nos chers métis ; l'autorité dans la famille, quoique faible, tend tous les jours à s'affermir davantage. Asmodée exerce bien ici comme partout ailleurs son impudique empire, mais le vice est loin d'être honoré, et, je me hâte de le dire bien haut, je suis convaincu que nos chrétiens métis ou sauvages sont, en moyenne, beaucoup plus chastes qu'on ne l'est dans la plupart de nos paroisses de

France. Aujourd'hui les sermons du Missionnaire ne sont plus critiqués, ils sont, au contraire, toujours écoutés avec respect et profonde attention; nos métis aiment la parole de Dieu.

Voilà, mon Révérend Père, comment le bien se fait. Il s'opère insensiblement, mais sûrement, grâce à Dieu, grâce à Marie Immaculée, à Notre-Dame de la Victoire, patronne de ce lieu. Quant à la coutume un peu trop singulière de départir la propriété des animaux aux enfants, elle existe encore; mais, après tout, elle nous importe assez peu au point de vue religieux.

§ IV. A la fin de l'été de 1860, après huit ans des plus pénibles efforts, les PP. TISSOT et MAISONNEUVE avaient donc la consolation de voir leur mission se consolider de plus en plus. Ils avaient une habitation, bien modeste il est vrai, mais convenable. En outre, une belle maison en pierre à deux étages, de 50 pieds sur 30, avait été bâtie par eux. Il était temps de songer à offrir aux pauvres habitants du lac Labiche des moyens plus abondants d'instruction religieuse et de civilisation, il était temps aussi d'y établir une bonne école et d'y ouvrir, comme à Sainte-Anne et à l'île à la Crosse, un orphelinat en règle.

Pour régénérer un peuple, il faut de toute nécessité commencer par soigner l'enfance, chose impossible sans une école sagement et chrétiennement dirigée. Les Pères, dans une mission qui commence, obligés de travailler souvent de leurs mains, du matin jusqu'au soir, obligés de s'adonner sérieusement à l'étude indispensable des langues, sans pour cela négliger leurs pratiques religieuses et l'exercice du saint ministère, ne sauraient ni fructueusement, ni régulièrement ajouter à cela les fonctions d'instituteurs. Mais, Dieu merci, notre sainte religion est féconde en dévouements. L'homme n'est pas

seul appelé à l'apostolat, la femme y est aussi appelée dans une certaine mesure. C'est à la femme chrétienne, à la religieuse qu'il appartient de coopérer efficacement au bien des missions, à l'établissement du catholicisme dans les pays sauvages et infidèles par l'instruction et les soins qu'elle peut donner à l'enfance, par les bonnes paroles qu'elle peut, à un moment donné, adresser au vieillard ou à l'homme fait. Il fut donc résolu qu'on demanderait des Sœurs pour Notre-Dame des Victoires. Mgr TACHÉ s'adressa de nouveau, à cet effet, à la Supérieure générale des Sœurs de charité, dites Sœurs grises, de Montréal, pour qu'elle voulût bien envoyer une petite colonie de ses bonnes filles au lac Labiche. Trois Sœurs reçurent alors leur obédience et se préparèrent au départ, heureuses d'aller coopérer à l'établissement du catholicisme dans ces pays ouverts au zèle de nos Pères et au leur.

Au commencement du mois de mai 1862, le P. MAISONNEUVE partit avec quelques hommes pour la rivière Rouge, à la rencontre de ces Sœurs. Il y arriva après trente-deux jours de marche. Les religieuses destinées au lac Labiche n'étaient arrivées que depuis huit jours à peine de Montréal et se trouvaient encore bien fatiguées de ce pénible voyage. Néanmoins il fallut songer à se remettre en marche. La caravane quitta la rivière Rouge le 8 juillet et arriva heureusement à Notre-Dame des Victoires le 26 août. En arrivant, les Sœurs eurent la consolation de voir que les habitants continuaient à se grouper autour de la mission ; dix maisons avaient été commencées dans le cours de l'été. Elles purent aussi s'apercevoir dès le premier moment que l'ouvrage ne leur ferait pas défaut. Elles se mirent courageusement à l'œuvre, se partageant l'ouvrage à l'amiable. Elles se chargeaient de la chapelle, des ornements, du linge des missionnaires, de la cuisine et de l'école. En maintes

circonstances même elles aidèrent, dans la mesure de leurs forces, aux travaux de la ferme, qui se développe davantage d'année en année.

Mais le but principal des Sœurs était, comme de raison, l'instruction des enfants, la direction d'une école et d'un orphelinat. Ce but a été bien difficilement et n'est, encore aujourd'hui, qu'imparfaitement atteint. Il fut impossible, pendant de longues années, de faire comprendre aux parents la nécessité de faire instruire leurs enfants. Pour avoir ceux-ci, il faut demander et, pour ainsi dire, prier et supplier. Il semblerait que c'est un service qu'on veut recevoir et non un bien qu'on veut faire. Cette apathie des parents, ou plutôt cette ignorance grossière du bienfait de l'éducation, a été jusqu'ici un terrible obstacle aux œuvres des écoles. La manie qu'ont nos métis et sauvages de s'isoler, de bâtir loin les uns des autres, en éloigne nécessairement un bon nombre et rend difficile, sinon impossible aux enfants, le parcours de la distance qui les sépare de la maison des Sœurs. Il faut alors que la mission fasse des sacrifices matériels considérables : il faut offrir de loger et nourrir ces enfants moyennant une légère rétribution d'environ 5 francs par mois. Mais alors les parents se récrient qu'ils n'ont pas le moyen de payer, ou s'ils promettent de le faire ils attendent, renvoient de mois en mois et, au bout d'une année ou deux, se déclarant en faillite, ils retirent leurs enfants. Le seul moyen de réussir est de se charger complétement, sans rétribution aucune, *gratis pro Deo*, de tous ceux qu'on veut bien nous confier. Encore les parents viendront-ils se plaindre souvent que leurs enfants sont mal traités, mal vêtus, mal nourris, et voudront les retirer malgré nous. Pour toutes ces raisons, vous comprendrez facilement, mon révérend Père, pourquoi l'œuvre principale des Sœurs, l'instruction de l'enfance, a été si longtemps en souf-

france. Aujourd'hui cette œuvre va un peu mieux et est en train de se développer tous les jours davantage. Il y a quatre ans, Mgr Faraud demanda à Montréal une Sœur de plus pour l'école de Notre-Dame des Victoires. Depuis son arrivée l'école a fait des progrès. Tout dernièrement, on nous envoyait de Montréal une institutrice anglaise qui se destinait à entrer plus tard au noviciat des Sœurs. Une dizaine de petits garçons catholiques ou protestants m'étaient déjà annoncés comme devant m'être confiés à titre de pensionnaires, et voilà que tout d'un coup ce bon mouvement se trouve paralysé. Je me suis vu forcé d'envoyer à Saint-Albert cette institutrice anglaise ; je la regrette sincèrement, car je suis convaincu qu'elle aurait bien réussi et que sa classe aurait bien marché si elle eût pu rester. Notre orphelinat se compose actuellement de quatorze petites filles et d'un petit garçon. L'école est fréquentée par vingt-cinq ou trente enfants Par rapport à l'orphelinat, nous avons ici, il faut l'avouer, un immense avantage sur Saint-Albert, nous pouvons à beaucoup moins de frais subvenir à la nourriture des enfants. Le lac nous fournit du poisson en abondance, et les récoltes réussissent bien mieux qu'en aucune autre de nos missions de la Saskatchewan. Pour ma part, je suis certainement d'avis de recueillir le plus grand nombre d'enfants pauvres ou orphelins, tant métis que sauvages, et je ferai tous mes efforts, ici comme à Saint-Albert, pour développer cette œuvre de vraie charité et de vraie civilisation chrétienne. Le bon Dieu saura bien nous dédommager de l'ingratitude des parents, ingratitude souvent portée jusqu'à l'insolence. Témoin ce métis presque sauvage qui, me confiant sa fille au printemps dernier, eut bien soin de la dépouiller de presque tout son trousseau avant de la laisser à la maison des Sœurs. Cet automne, il revenait me parler d'un air tout à fait

mécontent : il se plaignait de ce qu'il avait vu une pièce à la robe de sa fille. « Jamais, ajoutait-il, elle n'a porté d'habit rapiécé chez moi ; tu la traites affreusement mal, je suis bien mécontent de toi. — Laisse-moi tranquille, lui répondis-je, je ne veux pas écouter tes sots raisonnements. — Arrête, reprit-il, je veux te parler. » Mais, comme je le laissais là, bouche béante, il me jeta quelques verges d'étoffe pour faire une robe à sa fille, croyant par là me blesser et m'offenser grandement. Je pris tranquillement l'étoffe en invitant mon individu à m'en apporter souvent encore. Sur ce, il s'en alla à la chapelle, où je le trouvai quelques minutes après à genoux au confessionnal du bon P. Rémas, ne songeant certainement pas à s'accuser de son procédé peu délicat.

Un an apres l'arrivée des Sœurs, les Pères, heureux de voir que le bon Dieu bénissait chaque année les premiers essais, avisèrent au moyen de se procurer un peu de pain. A la fin de juin 1863, ils eurent la joie de pouvoir bâtir un moulin sur un petit cours d'eau à un mille environ de leur résidence. Depuis cette époque ce moulin nous rend des services signalés. Il a tenu bon, malgré quelques avaries subies, mais aussi réparées chaque année. Aujourd'hui la bâtisse tombe en ruine et devra être renouvelée de fond en comble l'été prochain ; quant au moulin lui-même, il est encore en excellent état.

Cette même année 1863, la mission du lac Labiche reçut de nouveau la visite de son Evêque. Cette fois Monseigneur était accompagné du R. P. Vandenberghe, envoyé comme visiteur extraordinaire de ces missions par notre bien-aimé Père général. Le P. Vandenberghe retrouvait dans la plupart des missionnaires du Nord-Ouest ou ses anciens condisciples, ou ses anciens novices. Inutile de redire le plaisir bien naturel éprouvé de part et d'autre. Monseigneur et le Révérend Père visiteur pas-

sèrent un mois entier avec les Pères de Notre-Dame des Victoires. Sur ces entrefaites, le R. P. TISSOT fut envoyé à Saint-Albert pour aller y remplacer le P. LACOMBE, destiné d'une manière spéciale à la mission des Cris et des Pieds-Noirs. Le P. MAISONNEUVE restait seul au lac Labiche, en attendant l'arrivée du P. VÉGREVILLE, qui devait venir le rejoindre l'année suivante. Au mois de juillet 1868, le P. MAISONNEUVE, épuisé de travail et de fatigue, menacé en outre d'une surdité complète, recevait son obédience pour la rivière Rouge. Mgr TACHÉ rappelait ce bon Père auprès de lui pour lui procurer le repos dont il avait grandement besoin. Aujourd'hui, le P. MAISONNEUVE remplit depuis sept ans déjà, avec un zèle et un dévouement infatigables, les fonctions pénibles et naturellement bien ennuyeuses de chargé d'affaires pour les deux vicariats Saskatchewan et Mackenzie. Le cher Père VÉGREVILLE restait chargé de la mission de Notre-Dame des Victoires.

§ V. En 1868, le district de Saskatchewan, celui de la Rivière-aux-Anglais et la partie septentrionale du district York étaient séparés du vicariat de la rivière Rouge et confiés à l'administration religieuse de Mgr GRANDIN. Deux ans plus tard, ces trois districts étaient érigés par le Souverain-Pontife Pie IX en diocèse régulier, et Mgr GRANDIN devenait titulaire de Saint-Albert. La mission de Notre-Dame des Victoires se trouvait dans ce nouveau diocèse. Pour des raisons majeures et pour faciliter l'administration du vicariat Mackenzie, Mgr GRANDIN cédait provisoirement cette mission à Mgr FARAUD, vicaire apostolique d'Athabaskaw-Mackenzie. Ce dernier partit le 20 janvier 1870 de la Providence sur le Mackenzie, et arriva au lac Labiche le 20 février suivant, après un long et pénible voyage en traîne à chiens, au plein cœur de l'hiver. Sa Grandeur eut bien des épreuves et des fatigues

à supporter ! Elle dut travailler comme un mercenaire, charrier le foin et soigner les animaux comme le dernier des serviteurs, et tout cela parce que les habitants du lac Labiche s'étaient mis en grève et s'étaient entendus pour demander des prix exorbitants. Le cher P. VÉGREVILLE, de son côté, était chargé de la pêche et de tous les soins pénibles que demande ce métier. Mgr GRANDIN, instruit de cet état de choses, envoya de Saint-Albert le cher F. LALICAN au secours de la mission du lac Labiche. Deux bons auxiliaires arrivèrent aussi : le P. RÉMAS et le P. COLLIGNON. Le premier, après s'être dévoué pendant quatorze années consécutives au bien de la mission du lac Sainte-Anne, revenait plein de zèle et de bonne volonté au lac Labiche, théâtre de son premier apostolat. Le second arrivait de France, dans toute la ferveur de son oblation et de sa consécration sacerdotales. Il arrivait au lac Labiche le 4 août 1870, avec Mgr CLUT, les PP. LADET, ROURE et LECORRE, et quatre Frères ou postulants convers. Mgr CLUT repartit le 25 du même mois avec sa caravane. Le P. RÉMAS fit à plusieurs reprises le voyage du petit lac des Esclaves, où il se dévoua de toutes manières pour le bien spirituel et temporel de tous. Par pouvoir spécial, il administra le sacrement de confirmation à plus de quarante personnes et fit faire bon nombre de premières communions. Pendant une épidémie de petite vérole, il apprend qu'une personne est atteinte de la maladie à environ neuf milles de la mission. Il part et arrive pour apprendre que la malade est morte et enterrée de la veille. Cette nouvelle le désole. Il ne peut supporter l'idée qu'une âme a paru au tribunal de Dieu sans pouvoir se réconcilier avec lui. Perdant de vue toute autre considération, il court donner une absolution sous condition à cette personne qui, pensait-il, avait peut-être été enterrée vivante. Une autre fois, ce fut tout le contraire

qui arriva: à la fin de l'hiver, on apporta à la mission le cadavre d'un homme mort subitement la veille, disait-on. On creuse péniblement la fosse, et le P. RÉMAS va faire l'enterrement. Avant de descendre le cadavre dans sa dernière demeure, un doute affreux traverse l'esprit du Père ; il veut voir le défunt. Horreur ! il respire encore ! Tout hors de lui, le P. RÉMAS accourt à la maison annoncer à Mgr FARAUD et au P. VÉGREVILLE la résurrection du mort. Le P. RÉMAS est tellement impressionné, qu'il n'a pas songé cette fois à donner l'absolution. Heureusement, le P. VÉGREVILLE y pense. Le ressuscité est administré et reconduit chez lui. Mais dans la crainte de surprendre les parents, les porteurs le laissent deux heures exposé au froid sur le lac encore glacé, pendant qu'ils courent prévenir la famille; daus l'intervalle, le malade passe de vie à trépas, et cette fois pour tout de bon. Le lendemain, le P. RÉMAS faisait les obsèques en toute sûreté de conscience.

En juin 1871, Mgr CLUT revenait du Nord au lac La-biche pour voir Mgr FARAUD et s'entretenir avec lui des affaires du vicariat Mackenzie. Mgr D'ERINDEL était accompagné de l'excellent F. ALEXIS REYNARD, qui devait rester à la mission et y rendre des services signalés pendant les trois années suivantes, et y donner l'exemple de toutes les vertus religieuses. Hélas ! ce bon Frère devait nous être bientôt enlevé par la mort la plus tragique.

A cette époque, Mgr FARAUD rendit à la mission un service éminent, en adaptant au pouvoir de notre petit moulin à farine un second pouvoir pour une scie circulaire destinée à fournir les planches et les madriers nécessaires à notre établissement. Ce pouvoir nous est de la plus grande utilité; on peut en comprendre le prix quand on a été comme moi dans la nécessité de faire scier à force de bras huit à dix mille planches ou madriers pour la

construction de la cathédrale de Saint-Albert. J'étais fier alors lorsque deux hommes pouvaient me livrer vingt-cinq planches par jour en moyenne. Aujourd'hui, grâce à l'énergie et aux connaissances mécaniques de M[gr] FARAUD, je puis me procurer jusqu'à cent cinquante planches en huit heures de travail.

A la fin de l'année 1874, M[gr] GRANDIN arrivait d'Europe à Saint-Albert à dix heures du soir. Il m'apportait, de la part de notre bien-aimé Père général, mon obédience pour Notre-Dame des Victoires. Je quittai Saint-Albert le 18 septembre et j'arrivai le 1[er] octobre à ma nouvelle résidence avec le R. P. FOURMOND, les FF. GÉRANTE et ALEXANDRE LAMBERT et un postulant convers. Je trouvai ici le cher P. VÉGREVILLE bien fatigué.

Pendant l'hiver 1874-1875, je m'occupai spécialement de l'orphelinat et de l'école. Pendant le carême, nous eûmes beaucoup de consolations : plusieurs premières communions, des mariages régularisés et trois abjurations nous dédommagèrent de nos fatigues pour l'instruction des âmes. Nous baptisâmes aussi trois pauvres vieilles, qui furent ainsi régénérées sur le bord de la tombe ; en les voyant toutes les trois ensemble, on aurait pu dire avec autant de raison que Gresset dans *Vert-Vert* : « *Trois siècles assemblés.* »

Tel est le rapport du P. LEDUC ; les quelques pages qu'il ajoute encore ne sont qu'une table des matières des faits les plus récents. Nous pouvons arrêter ici les citations de ce résumé historique, où sont groupés les faits les plus intéressants de la mission de Notre-Dame des Victoires au lac Labiche.